N° agréation : P 008621 – Trimestriel : octobre - novembre - décembre 2024/04 – D/2024/15839/04 – Bureau de dépôt : Bruxelles X

bpost
PB-PP | BC4725
BELGIE(N) - BELGIQUE

LE JOURNAL DES FAMILLES
qui se remettent
DEBOUT
88e
et se réunissent autour
du Pivot du Maelbeek

Éditrice responsable : Isabelle Copet,
Rue Philippe Baucq 163 · 1040 Bruxelles
0471 64 68 79 · lepivot@lepivot.be

SI TU AS EU LA CHANCE D'APPRENDRE À LIRE, MERCI DE LIRE CE JOURNAL À CELUI QUI N'A PAS ENCORE PU APPRENDRE, ET LUI PERMETTRE AINSI D'EN DECOUVRIR LES RICHESSES !

LA PLACE DE LA PAROLE DES PERSONNES EN SITUATION DE PAUVRETÉ DANS LA PRESSE

UN SÉMINAIRE À L'OCCASION DES 20 ANS DU JOURNAL DEBOUT

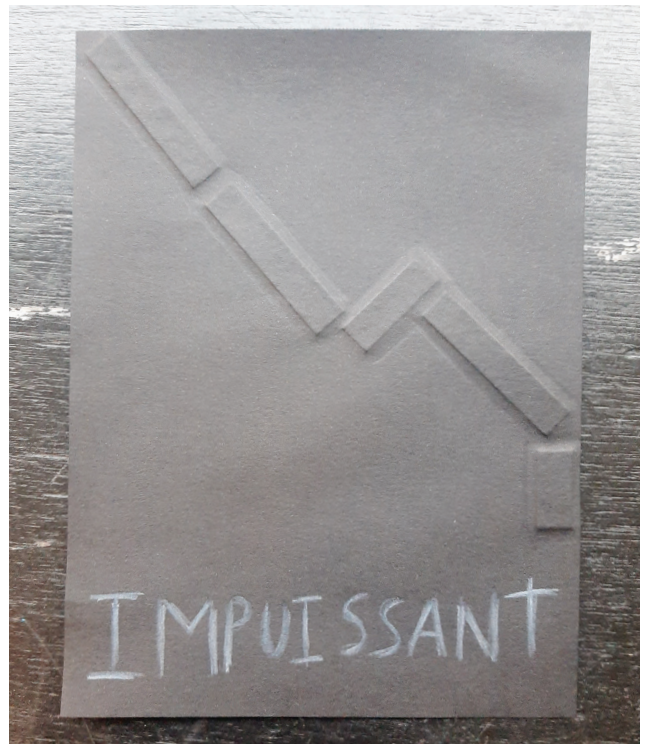
édito

« La parole de ceux qui nous gouvernent est comme un Tsunami. Nous, les pauvres, on parle tout doucement. On a l'impression qu'on noie notre parole. »

Le 15 novembre, le journal Debout a fêté ses 20 ans. À cette occasion, l'équipe des journalistes du Debout a organisé un séminaire qui a rassemblé une cinquantaine de personnes. Vous trouverez, dans ce numéro, les interventions, débats et pistes de réflexion. Bonne lecture !

IL ÉTAIT UNE FOIS LE JOURNAL DEBOUT

PAR LES JOURNALISTES DE L'ÉQUIPE DEBOUT



«Il y a un peu plus de 20 ans, Henri Clark, fondateur du Pivot, faisait le pari de réaliser un trimestriel avec une équipe qu'il allait former au journalisme.

Le projet était de réaliser un journal regroupant les témoignages de vie, de réussites et les victoires de personnes en situation de pauvreté avec une équipe de rédaction vivant aussi ces situations. Louis Acke, François Demesmaeker, Pierre Gielis et Fabienne De Grox se sont lancés dans cette incroyable aventure.

Le **titre** a été choisi : «Le journal des familles qui se remettent Debout». **C'est François qui avait insisté sur le fait que les gens pouvaient tomber, et même retomber, mais ils se remettaient toujours debout.**

Au cours des années, l'équipe a évolué et d'autres journalistes se sont joints au projet. **En 2019, l'équipe du journal Debout se pose pour réfléchir à l'avenir.** Il est alors décidé de travailler par thématique, car les personnes en situation de pauvreté ont une réflexion sur la société qui les entoure et elles veulent construire cette société.

Le journal reste donc le journal des familles qui se remettent Debout, un journal donnant la parole à ceux et celles qui l'ont trop peu souvent, un journal pour changer les regards, montrer que les personnes en situation de pauvreté ont des choses à dire et veulent une réelle place de citoyens.

PLACE À LA PAROLE DE L'ÉQUIPE DEBOUT

1. POUVEZ- VOUS PRÉSENTER LE JOURNAL DEBOUT ?

JULIE : Le journal Debout est un trimestriel, réalisé par une **équipe de journalistes issus du monde de la pauvreté.** Il est réalisé de A à Z par l'équipe.

Le journal parle d'un thème de société, à chaque fois différent, et qui touche particulièrement les familles qui vivent des situations de pauvreté.

Les différentes équipes au fil du temps

Décembre 2002

LE PREMIER JOURNAL

FRANÇOIS, LOUIS, PIERRE, HENRI, FABIENNE

MARIE-FRANCE : On y trouve des interviews de personnes en situation de pauvreté et d'une personne «référente» dans le domaine abordé.

C'est un journal reconnu comme outil d'Éducation Permanente. **La parole des personnes pauvres est peu écrite : ce journal permet de faire connaître la pensée, les réflexions, les actions et les combats menés par les personnes précarisées. Il est une mémoire de la parole des personnes très pauvres et est conservé à la Bibliothèque Royale.**

Il est envoyé à 1500 personnes : les personnes qui viennent au Pivot ou qui y sont venues, des amis, des personnes qui nous soutiennent, aux pouvoirs subsidiants, à différentes associations.

2. POURQUOI FAUT-IL UN JOURNAL QUI DONNE LA PAROLE AUX PERSONNES EN SITUATION DE PAUVRETÉ ?

ISABELLE : Les plus pauvres, ils se cachent, on ne les voit pas, **ils ne vont pas se mettre en avant**, il faut donc **les chercher pour qu'ils puissent s'exprimer.** C'est ce que nous faisons comme journalistes de l'équipe Debout. Nous allons à la rencontre des personnes qui vivent des situations précaires et nous nous mettons à leur écoute.

Nous enregistrons ce qu'elles disent pour pouvoir retranscrire leur pensée, leurs mots sur un sujet de société.

AÏCHA : La parole de ceux qui gouvernent, est comme **un tsunami.** Nous, les pauvres, **on parle tout doucement.** On a l'impression qu'on noie **notre parole**. On parle avec difficulté, alors **on nous coupe le son.**

SANDRINE : **Marie-Ange, ancienne journaliste, dit** : « La pauvreté peut faire peur quand on ne la connaît pas. C'est **en rencontrant les gens qu'on a moins peur**, car on se lie d'amitié, on comprend mieux ce qu'ils vivent. C'est ce que les journalistes du journal Debout font et ce que devraient faire tous les journalistes professionnels pour mieux comprendre la pauvreté. »

3. QU'EST-CE QUE CELA VOUS APPORTE DE FAIRE LE JOURNAL ?

AÏCHA : C'est une activité régulière, une fois par semaine, c'est un engagement.

MARIA : Je me sens super bien en tant que journaliste, car c'est une activité qui me **remonte le moral** puisqu'elle me permet de rencontrer des personnes, de connaître leur opinion et de **mettre en avant leur parole**.

Dans les médias traditionnels, on ne donne pas assez la parole à toutes les classes de la population : pour moi, c'est grave.

MARIE-FRANCE : En réalisant le journal, j'ai appris à utiliser **Photoshop, à faire de la mise en page et à faire des envois postaux de périodiques** en grand nombre. J'ai fait partie des journalistes qui ont réfléchi à l'avenir du journal grâce à l'intelligence collective. Je suis fière du résultat. Le journal Debout est notre journal à nous, les familles qui se rassemblent au Pivot. Ce sont **nos histoires de vie à nous**.

JULIE : Être journaliste dans l'équipe Debout, ça me fait du bien, ça me permet de sortir de la maison, de **rencontrer les personnes** qui se rassemblent au Pivot, mais aussi des personnes extérieures au Pivot. Par contre, je trouve que c'est dur quand on doit annoncer des décès dans le journal.

Ce qui m'a frappée en interrogeant **les anciens journalistes** du Debout, c'est combien **tous aimaient faire le journal.**

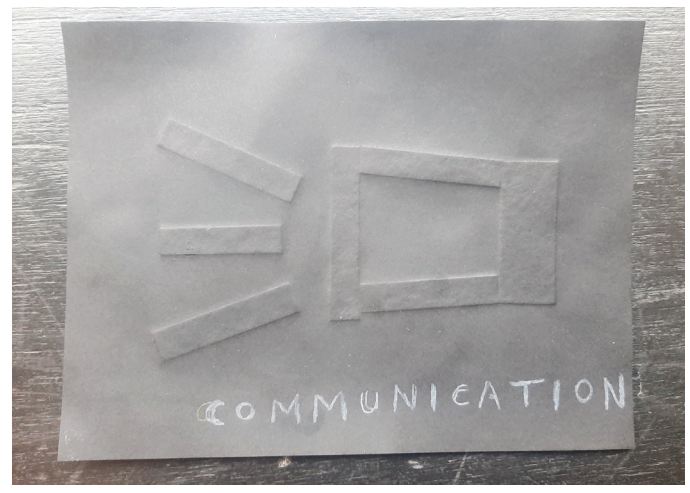
SANDRINE : **Voici quelques témoignages d'anciens journalistes :**

Marianne : « Lors des interviews, j'aimais **entendre comment les personnes s'étaient battues pour leur famille**, pour leurs enfants. Mon mari, Louis, aimait beaucoup réaliser le journal. C'était chouette car, même malade, il a pu continuer, les journalistes se réunissaient alors à la maison autour de son lit. Cela a duré pendant des années ! »

Rebecca : « Je suis devenue journaliste pour continuer ce que faisait mon papa, Louis. Il y était très investi. Dans le journal Debout, **tout le monde peut avoir la parole**, même le plus petit. Les photos sont importantes car beaucoup de personnes ne savent ni lire ni écrire ».

LES PERSONNES PAUVRES NE SONT PAS DE «BONS CLIENTS» POUR LES MÉDIAS

INTERVENTION DE MARTINE VANDEMEULEBROUCKE, ANCIENNE JOURNALISTE DU SOIR ET FREE-LANCE DANS DIFFÉRENTES REVUES COMME MÉDOR ET ALTER ECHOS



LA PAUVRETÉ, CE N'EST PAS UN SCOOP !

Tout d'abord, je voudrais dire que **les sujets abordés** dans la presse dépendent de ce qui intéresse les lecteurs, mais aussi de **la période dans laquelle on se trouve.**

Jusqu'au début des années 2000, parler de l'environnement ou du climat, ça n'intéressait absolument personne, ce n'était pas un sujet en soi.

Alors, moi, personnellement, j'ai souvent pris ce qu'on appelle des «mauvais sujets», c'est-à-dire l'immigration et la pauvreté. Ce sont des sujets pour lesquels il faut se battre pour les faire entrer dans le journal.

Je pouvais parler du sans-abrisme, mais à certaines périodes et d'une certaine manière, ou du surendettement, car il touche aussi la classe moyenne.

Par contre, **la pauvreté, celle qui se transmet de génération en génération,** celle qui se cache et celle qu'on ne veut pas voir, non, **on n'en parle pas dans les médias, parce que ce qui est important dans les médias, c'est la nouveauté, c'est l'info qui bouscule. Or, la pauvreté, ce n'est pas un scoop !**

INTERROGER LES INÉGALITÉS DANS NOTRE SOCIÉTÉ

Parler de la pauvreté, c'est interroger des inégalités dans notre société, et des inégalités que certains disent vouloir combattre mais qu'en fait, on ne veut pas voir et **qu'on ne veut pas vraiment combattre.**

LES PERSONNES PAUVRES NE SONT PAS DE «BONS CLIENTS» POUR LES MÉDIAS

Le bon client, c'est quelqu'un qui est capable de bien s'exprimer, qui **aura une analyse percutante de la situation,** qui n'aura pas d'accent. C'est aussi quelqu'un qui est toujours disponible, qu'on peut appeler à toute heure.

Les personnes pauvres, les chômeurs, d'abord, il faut les trouver. Ça prend du temps. Et donc, c'est pour ça que, **très souvent, la parole des plus pauvres passe par les associations.** En soi, ce n'est pas une mauvaise chose, mais ce n'est jamais direct.

C'est beaucoup plus simple de faire appel aux associations, qui sont vues comme expertes, parce qu'**il faut faire vite.**

Pour les journaux télévisés ou radios, les sujets sont traités en un temps très court : celui qui parle doit être clair et percutant.

LES PERSONNES EN SITUATION DE PAUVRETÉ NE SONT PAS SOLLICITÉES

Quand et à quel moment parle-t-on de pauvreté ? Je pense que la plupart des journalistes ne sont absolument pas conscients à quel point **les personnes qu'ils vont solliciter apportent une vision totalement biaisée de la situation.**

Pendant le Covid, il y avait des reportages sur la manière de vivre le confinement. Ces reportages se faisaient souvent dans des maisons bourgeoises mais peu dans les appartements de grandes villes où les gens étaient les uns sur les autres. Se demander : comment est-ce qu'on vit quand on est confiné et qu'on a un tout petit appartement ? C'est quelque chose qui n'apparaissait pas ou peu. **Ce n'est pas méchant, c'est totalement inconscient.**

LE MILIEU SOCIAL DES JOURNALISTES

Cela s'explique, je pense, en grande partie, par l'origine socioprofessionnelle des journalistes, qui sont issus de **la classe moyenne, pour la toute grande majorité d'entre eux.**

Depuis les années 70, on engage quasiment uniquement des journalistes universitaires.

Il faut savoir que quand on débute dans le métier, on gagne très peu, et les médias utilisent des journalistes indépendants. Parfois, ils auront un contrat de travail au bout de 3, 4, 5 ans. La plupart s'accrochent en espérant être engagés.

Or, je peux vous assurer qu'**être journaliste indépendant, c'est la précarité absolue.**

Les jeunes journalistes, s'ils n'ont pas papa et maman pour les aider, ou s'ils n'ont pas le conjoint qui a, lui, un salaire, ils ne s'en sortent absolument pas. Donc ça veut dire que **ceux qui arrivent dans les rédactions, ceux qui restent surtout, c'est parce qu'ils ont une assise financière.**

Quand moi j'étais étudiante, dans ma promotion, j'étais la seule femme et j'étais aussi la seule étudiante issue de la classe ouvrière. J'étais la seule !

Alors, ce que je vous dis là, ce n'est pas seulement mon expérience et mes réflexions.

En effet, l'**Association des Journalistes Professionnels (AJP)** a mené une enquête en 2023-2024, et elle a comparé les chiffres avec la même enquête qui a été faite en 2012.

Que constate-t-on ? L'**âge moyen** des journalistes **augmente** : ils vieillissent, c'est-à-dire qu'on n'engage plus de jeunes, et ce sont surtout des femmes qui sont plus âgées. Ça veut dire que les femmes plus jeunes s'en vont, elles ne tiennent pas.

La proportion de personnes issues de l'immigration augmente un peu, mais c'est beaucoup plus lent que ce qu'on observe dans l'ensemble de la société belge. Dans une entreprise comme la RTBF ou comme RTL, on peut voir davantage de personnes issues de l'immigration ; par contre dans les grands médias comme le Soir, la Libre, l'Echo : quasiment aucune.

L'AJP constate que les journalistes tendent à être de plus en plus **issus de la même classe sociale, avec une part croissante des journalistes qui sont issus des milieux aisés, et qui ont un niveau de diplôme de plus en plus élevé.** Ce qui est encore un signe de la précarité de la profession : ceux qui tiennent, ce sont ceux qui ont les assises financières pour tenir. Ce n'est pas une bonne nouvelle, évidemment, pour ce qui est de la diversité sociale et pour la place des personnes en situation de pauvreté dans les médias.

Pour terminer par une note positive, on constate que **la place des femmes dans les médias augmente.** Quand je suis arrivée au Soir, il y avait 10% de femmes dans la rédaction. Quand j'en suis sortie il y a 10 ans, il y avait 11% : une augmentation de 1% en 30 ans ! Là, maintenant, d'après ce que je peux voir, elles sont certainement 20 à 25%.

Si on devient journaliste et si on reste journaliste, ce n'est certainement pas pour bien gagner sa vie. Si on veut avoir une vie familiale et sociale bien épanouie, il vaut mieux faire tout à fait autre chose.

QUI S'EXPRIME DANS LES MÉDIAS ? DE QUI PARLE-T-ON ?

L'Association des Journalistes Professionnels (AJP), fait régulièrement, depuis des années, une sorte de screening de l'évolution de la diversité dans la presse francophone belge, et le dernier date de 2024.

Premier constat : les cadres, les dirigeants d'entreprise, les intellectuels, les sportifs occupent très majoritairement les pages de la presse quotidienne. Les ouvriers, les agriculteurs, les personnes actives, les personnes au chômage, les usagers du CPAS ne représentent que 6,5% des intervenants. C'est terrible, je trouve.

Dans la presse nationale comme la Libre, le Soir, l'Echo, **les cadres, les dirigeants sont évidemment très largement majoritaires.** Dans les rédactions régionales, par contre, au niveau de l'information locale, là, on trouve plus de diversité socio-professionnelle. On va beaucoup plus interroger un petit commerçant, les parents d'une école, car on est moins axé sur des réflexions intellectuelles.

Si on regarde les thématiques, ici aussi, c'est éclairant. Si le thème de la politique belge est abordé, qui interroge-t-on ? 70% des personnes interrogées sont des dirigeants, des cadres et des intellectuels, 13%, des personnes qui ont des professions intermédiaires, c'est-à-dire les employés, les assistants sociaux, les salariés d'une manière générale, 1,28% des ouvriers et des employés non qualifiés, 0,09%, des retraités, et 0,34% des inactifs (chômeurs, usagers du CPAS).

Pour les thématiques liées à la justice (les questions sur les prisons, le placement des enfants etc…), 42% des personnes interrogées sont des dirigeants et des cadres, 32% des intellectuels, 1,05% des ouvriers et des employés non qualifiés, 0,63% des retraités, 1,68% des inactifs. De nouveau, on voit que les personnes qui ont peu de revenus sont moins interrogées.

Alors, il y a encore une dernière manière de voir les choses : c'est qui parle, et à quel titre parle la personne ? Est-ce que la personne qui s'exprime parle comme expert, comme témoin de quelque chose, ou comme quelqu'un qui exprime une expérience personnelle ?

Ou bien la personne est-elle seulement une figurante ? Être figurant, c'est quand, par exemple, on parle d'une école et on filme des gens, on parle d'eux, mais on ne leur donne pas la parole, et on ne les identifie pas.

Les personnes qui se retrouvent dans les médias comme experts, vous ne serez pas surpris, ce sont, de nouveau, **les cadres, les dirigeants,** et surtout ceux qui exercent des professions intellectuelles, parfois des professions intermédiaires comme les travailleurs sociaux. Les personnes interrogées comme témoins, c'est plus diversifié : c'est le personnel, les vendeurs, les agriculteurs, les ouvriers non qualifiés. On remarquera que la diversité des professions augmente au fur et à mesure que les rôles sont passifs, figuratifs, et c'est encore beaucoup plus net à la télévision.

Vous pouvez trouver le rapport de l'AJP sur son site internet : www.ajp.be

ALORS POURQUOI DEVIENT-ON JOURNALISTE ET POURQUOI C'EST TELLEMENT DIFFICILE DE QUITTER CE MÉTIER ?

C'est l'engagement qui fait tout. C'est-à-dire que, quelque part, les journalistes veulent changer le monde et la société. Je pense que si on veut avoir des personnes issues de la pauvreté dans les médias, il faut se battre à ce niveau-là, interpeller les journalistes, leur rappeler qu'ils font ce métier pour combattre les inégalités.

Comme journaliste, je me suis battue pour imposer des sujets à la rédaction, et je me suis battue et me bat encore contre les inégalités sociales.

QUESTIONS DES PARTICIPANTS

Une participante : Ce que je reproche aux médias, moi qui écoute la radio, c'est que les journalistes parlent de certains sujets et puis après, plus rien. Il n'y a pas de suivi.

Martine : oui, c'est le problème de proposer des nouveaux sujets sans cesse, il n'y a donc pas de suivi possible.

Il faut se rendre compte que les rédactions doivent toujours faire des choix car il y a des tas de sujets possibles sinon les journaux parlés et télévisés dureraient trois heures et les journaux en papier auraient 50 pages.

Une participante : Auriez-vous des recommandations à faire aux associations pour que la parole des personnes en situation de pauvreté soit davantage directe, mise en avant ?

Martine : Quand les associations sont contactées par les médias, c'est à double tranchant. Il y a des journalistes qui disent : « Ok, vous me dites ça, mais est-ce que je peux entrer en contact avec les personnes qui vivent ça ? » Et alors, je vous assure que très souvent, c'est un blocage, comme s'il y avait vraiment une réticence à mettre en contact direct les personnes avec le journaliste.

Et donc, il y a un double travail à faire. C'est à la fois, je pense, aux journalistes d'insister, mais il y a chez certains, de la paresse, et tant que quelqu'un de l'association parle au nom des personnes plus pauvres, cela leur suffit. Il y a aussi un effort à faire du côté des associations pour ne pas faire barrage.

Parfois, demander à quelqu'un qui n'a pas l'habitude de prendre la parole, en disant que c'est pour cet après-midi, ça va être compliqué. Mais, en même temps, je trouve que ça vaut la peine de le faire parce que sinon, effectivement, l'excuse de l'incapacité, elle est facile pour ne jamais donner la parole aux personnes en situation de pauvreté.

Une participante : Il y a pas mal de journaux associatifs du même type que le Debout, comme La Main dans la Main à LST, comme le journal de Douche flux, pourquoi ne pas s'unir et aller trouver les médias en disant : « Cette thématique-là, on veut en parler ».

Martine : Je crois qu'il peut y avoir des médias intermédiaires. Je pense que certains médias comme Alter Echo, par exemple, ont plus le souci de travailler avec ces publics-là et d'aller sur le terrain, de prendre du temps, etc. Et les journalistes lisent ces médias-là. Il ne faut pas s'imaginer qu'en téléphonant à la rédaction du Soir, en disant qu'on a des choses à dire, qu'ils vont réagir.

LA PLACE DE LA PAROLE DES PERSONNES VIVANT LA PAUVRETÉ DANS LES MÉDIAS EST UN ENJEU ÉNORME

INTERVENTION DE MONIQUE COUILLARD, MEMBRE D'ATD QUART-MONDE ET RÉDACTRICE DE 'MÉDIAS ET PAUVRETÉ -10 QUESTIONS'

POURQUOI EST-CE TELLEMENT IMPORTANT QUE LA PAROLE DES PERSONNES VIVANT LA PAUVRETÉ EXISTE DANS LES MÉDIAS ?

D'abord, parce que **les personnes pauvres n'ont pas seulement un vécu** qui doit être connu, mais parce qu'**elles ont aussi une pensée, une réflexion** sur ce qu'elles vivent. Joseph Wresinski, le fondateur d'ATD Quart-Monde, disait que tout être humain pense. Quelle que soit sa situation, même s'il manque de mots pour s'exprimer et pour communiquer, il pense.

À cause de son expérience de vie, il a une connaissance unique, non seulement de ce qu'il vit, mais il connaît d'une manière originale, unique, indispensable, le fonctionnement de la société, pourquoi elle écrase les plus pauvres et ce qu'elle devrait devenir pour pouvoir être plus juste, plus respectueuse des droits humains, finalement meilleure pour tous. Non seulement **l'expérience, mais la pensée des plus pauvres sont une nécessité pour permettre à toute notre société d'avancer.**

Je pense que c'est vraiment l'enjeu de ce séminaire aujourd'hui.

LE PREMIER DÉFI RESTE QUE LES PERSONNES QUI VIVENT LES SITUATIONS LES PLUS DIFFICILES EXISTENT TOUT SIMPLEMENT DANS LES MÉDIAS

À la télévision est passé le film « Après la pluie », qui parle des inondations de juillet 2021 et de ce que les gens sont devenus. C'est un très bon film. Mais, si on y fait attention, **les seules personnes interrogées sont exclusivement propriétaires de leurs logements.**

Pas un mot des locataires : ils n'existent pas. Dans ce film, les personnes qui étaient dans des caravanes, dans des chalets qui ont été également détruits, n'existent pas.

C'est quand même très interpellant. Et donc, le premier défi reste que les personnes qui vivent les situations les plus difficiles existent tout simplement dans les médias.

Je vais vous dire, quand même, qu'à certains moments, ils existent. Mais comment ? Je vais commencer par des exemples où ça ne s'est pas très bien passé. Mais je ne vais pas en tirer de conclusion, c'est à vous de le faire.

J'AI 16 ANS, JE NE SAIS NI LIRE NI ÉCRIRE …

J'animais un groupe de jeunes qui se réunissait depuis plusieurs mois.

Un journaliste de la télévision a demandé à nous rencontrer. Comme le groupe s'était réuni plusieurs fois, on s'est dit : les jeunes ont toute une réflexion, ils sont prêts.

Lors de l'interview, Patricia prend la parole et dit : « J'ai 16 ans, je ne sais ni lire ni écrire. Et jusqu'à présent, je n'ai jamais osé le dire à personne. J'ai trop honte.

Mais aujourd'hui, je veux prendre la parole parce que j'ai commencé à apprendre à lire et à écrire.

Je veux donner du courage à tous ceux qui sont comme moi, pour leur dire qu'ils ne doivent pas avoir honte, que c'est possible d'apprendre ».

Voilà ce qu'elle dit face à la caméra. Lorsque ça passe à la télévision, il ne reste qu'un extrait : « J'ai 16 ans, je ne sais ni lire ni écrire ». Point, terminé.

LES IMAGES, PAS LES MOTS

Un journaliste demande à pouvoir rencontrer une famille vivant la pauvreté. Une association fait le lien et la télévision arrive dans la famille. Celle-ci veut vraiment témoigner des difficultés qu'elle vit, mais surtout de comment les parents se battent, tous les jours, pour essayer de donner un avenir meilleur à leurs enfants.

Qu'est-ce qui passe à la télévision ? Aucune parole de la famille, uniquement des images qui montrent les jambes gonflées de la maman, la chambre des enfants où cinq gosses couchent sur un seul matelas. Et c'est tout ce qui est montré.

PRENDRE UN RISQUE EN PASSANT DANS LES MÉDIAS

Un autre exemple dont je me souviens, c'était un documentaire pour montrer le courage d'un père qui était ferrailleur.

Il travaillait dur avec une charrette à bras pour nourrir sa famille. Le problème est qu'il a été filmé avec son fils de 11 ans, qui, au lieu d'aller à l'école, travaillait avec lui. **Quelques jours après la diffusion du documentaire à la télévision, l'enfant a été placé.**

CE SONT LES MÊMES, CEUX QUI SONT HABITUELLEMENT MAL VUS, QUI SE BATTENT POUR LEUR AVENIR

Et puis il y a des choses qui m'ont fait réfléchir aussi. Avec un groupe de jeunes, on avait préparé et vécu une rencontre avec le commissaire européen au travail. Les jeunes avaient bossé et ils avaient été géniaux.

Ils avaient parlé non seulement des difficultés qu'ils vivaient, mais de comment ils se battaient pour essayer d'avancer dans la vie. C'était très, très fort. Quand cela passe à la télévision, tout ce qu'ils avaient à dire a été gardé. Mais j'étais en colère car avant de leur donner la parole, on montrait des gens qui vivaient dans des baraques, dans la misère et dans la crasse.

Je me suis demandé pourquoi ils avaient mis ces images.

J'en ai parlé aux jeunes en leur expliquant combien ça m'avait choquée. Et ils m'ont répondu que les journalistes avaient raison : **il fallait montrer la misère pour que les gens, qui regardent l'émission, puissent comprendre que ceux dont d'habitude on ne voit que la misère et la crasse, sont les mêmes qui se battent pour le travail et pour avancer dans la vie.**

Je ne sais pas du tout si l'émission a réussi à donner ce message-là, mais moi, ça m'a beaucoup interpellée.

CHANGEMENT DE REGARD

Un jour, une journaliste de la RTBF Radio me téléphone pour demander des contacts pour aller interviewer des personnes vivant la pauvreté pour une émission.Elle a un quart d'heure au total. Et donc, elle me prévient qu'elle ne pourra garder qu'entre 30 secondes et une minute par personne interviewée. Je lui dis : mais vous n'aurez rien d'intéressant dans ces conditions-là !

On discute un peu, et la journaliste accepte de rencontrer un groupe et d'y passer deux heures.

Elle accepte également que les membres du groupe choisissent ce qu'ils avaient envie de dire, plutôt que de répondre à ses questions. **La journaliste est tellement passionnée qu'elle vient deux fois deux heures.** Et puis, elle se dit qu'elle ne peut absolument pas choisir des extraits pour une émission si courte. **Elle s'est battue avec sa hiérarchie**

pour obtenir une émission spéciale de près d'1 heure, pour laquelle, accessoirement, elle a obtenu un prix !

FIERTÉ DE S'EXPRIMER ET D'ÊTRE REPRIS DANS UN MÉDIA

À l'occasion de la sortie du rapport bisannuel du Service de Lutte contre la pauvreté, une journaliste du Soir appelle ATD Quart-Monde pour dire qu'elle voudrait parler de ce rapport. Je lui propose que ce soient les personnes vivant la pauvreté, qui ont contribué à ce rapport, qui soient interrogées. Il fallait de la réactivité, parce que l'article devait paraître rapidement.

Mais comme les gens avaient travaillé pendant deux ans sur ce rapport, ils connaissaient leur sujet et ils étaient donc tout de suite prêts à être interviewés. **La journaliste a rédigé un article d'une page entière, dont tous étaient très, très fiers.**

SE CONNAÎTRE, ÇA CHANGE TOUT

La dernière expérience dont je voudrais parler, m'a beaucoup, beaucoup marquée.

C'est un journaliste d'un journal régional qui avait écrit un article où il donnait la parole à un président de CPAS et à un bourgmestre pour parler de la situation de la pauvreté dans la région.

Le journaliste avait retranscrit le point de vue de ces élus. Voici ce qu'ils avaient dit : « Si les gens vivent dans la pauvreté, c'est en fait parce que ça les arrange. Et que donc, ils vont exprès dans des endroits où il n'y a pas beaucoup de boulot. Comme ça, ils sont sûrs qu'on ne va pas les obliger à travailler.

Les gens vivent aussi, exprès, dans des taudis, parce que comme ça, ils ne sont pas obligés de les entretenir ».

Quand j'ai lu cet article, je me suis dit : « Bon, je fais quoi ? » Et j'ai fini par décider de le présenter aux membres du groupe ATD QM Local.

Selon l'expression des membres du groupe : « Quand on a découvert ça, on est monté en volcan puissance 5 ».

Et puis, une fois la colère retombée, on a réfléchi pendant plusieurs mois. Les personnes disaient : « Si ce journaliste publie des choses pareilles, c'est parce qu'il ne nous connaît pas. Du coup, **comment faire pour qu'il nous connaisse ?** » Et donc, ensemble, on a écrit une lettre au journaliste en lui disant que **s'il voulait connaître les réalités de la pauvreté, il fallait nous rencontrer.**

Et le journaliste est venu : il a passé une demi-journée avec les membres du groupe. Et puis, il a écrit un super article sur les personnes pauvres qui se battent tous les jours pour aller vers une vie meilleure. Et qui se battent collectivement, pas seulement pour eux, mais aussi pour les autres.

Ce qui est important, c'est qu'**avec ce journaliste, une histoire dans la durée s'est créée.** On a des échanges au minimum une fois par an, souvent plus.

Il y a un an et demi, il a écrit un autre article dans lequel il parlait de la pauvreté, avec l'interview d'une ministre.

Et il a rajouté un encart où il évoquait cette rencontre avec le groupe rassemblant des personnes vivant la pauvreté et qui se battaient collectivement. Il a expliqué que cette rencontre avait marqué non seulement sa vie personnelle, mais aussi son métier. Et il disait : **« Depuis cette rencontre-là, je ne fais plus mon métier de la même façon. »**

RÉACTION DES PARTICIPANTS

Ce que je trouve intéressant dans les exemples que tu as donnés, c'est l'**importance de la vigilance**. Que les personnes vivant la pauvreté et les associations soient vigilantes à propos des articles publiés, des émissions réalisées, des conférences qui ont lieu, pour réagir si cela est nécessaire. Je pense que beaucoup de personnes sont dans l'ignorance de ce que vivent les personnes en situation de pauvreté.

Quand je pense au journal Debout, je me dis que l'équipe pourrait réaliser des articles pour des revues comme les journaux des mutuelles, les journaux des enseignants,… sur l'impact de certaines lois, de certaines mesures, sur la vie des familles en situation de pauvreté. **C'est un enjeu d'être vigilant sur l'ignorance des autres par rapport à ce que vous vivez.**

Bonjour, je suis journaliste, principalement en radio, depuis 25 ans et, dans vos propos, j'ai l'impression que c'est un peu le procès de la presse et des pratiques journalistiques peu réussies. Je pourrais aisément citer une dizaine d'exemples d'articles, de reportages en TV, en radio qui, à mon sens, ont vraiment montré des choses très intéressantes par rapport à la pauvreté, par rapport à ce qui se vit.

C'est vrai que dans tous les médias, on nous pousse à passer d'un sujet à l'autre : on doit publier sur un site internet, préparer un article, faire un montage d'émissions radio ou un reportage en télévision. Et puis, c'est vrai que nous allons peut-être traiter le sujet de la pauvreté comme un autre sujet, et ensuite on doit passer rapidement à autre chose.

Je pense que le secret, pour les journalistes, c'est de pouvoir reprendre le temps de la rencontre et que c'est par là que, finalement, on fera bien notre travail. C'est apprendre à connaître les gens.

J'ai travaillé sur le sujet des SDF pour un reportage en radio et en télévision. Et j'ai passé toute une semaine finalement à aller rencontrer des gens, que ce soit à Bruxelles, à Charleroi et à Liège. Et ça m'a finalement permis de montrer un autre aspect que l'aspect institutionnel. Bien sûr, j'étais d'abord accompagné par des membres des associations pour aller à la rencontre des personnes sans abri, mais finalement ceux-ci m'en faisaient rencontrer d'autres.

Avec elles, j'ai visité des squats, j'étais présent au réveil de personnes qui avaient dormi dans une tente.

Prendre le temps de la rencontre a permis de montrer une autre réalité que celle qu'on peut retrouver dans la presse quotidienne, où, en effet, il faut sortir le sujet en une heure.

Je pense que par la rencontre, par le fait de prendre du temps, on pourra arriver à relayer vraiment ce qui se vit sur le terrain. Mais je voudrais tout de même que mon message soit positif par rapport à tous les gens qui vivent des situations de pauvreté, de précarité. **Il y a une écoute de la part des journalistes, il y a un intérêt, et donc il ne faut pas hésiter à solliciter la presse parce que le côté un peu négatif des journalistes, c'est qu'ils sont parfois débordés, parfois un peu fainéants et, si on les interpelle, si on les secoue, ils vont peut-être aller sur le sujet le lendemain.**

DONNER LA PAROLE AUX PERSONNES EN SITUATION DE PAUVRETÉ, DANS LES MÉDIAS, UN CHEMIN QUI EN VAUT VRAIMENT LA PEINE

DURANT LA DEUXIÈME PARTIE DE LA MATINÉE, LES PARTICIPANTS SE SONT RETROUVÉS EN PETITS GROUPES POUR UN TEMPS DE PARTAGE AUTOUR DE 3 QUESTIONS. VOUS TROUVEREZ, DANS CET ARTICLE, LA REMONTÉE EN PLÉNIÈRE (EN GRAND GROUPE), DES ÉCHANGES.

QUESTION 1 : QUELLES EXPÉRIENCES DES MÉDIAS AVEZ-VOUS ?

Les médias transmettent des informations qui nous font réfléchir.

Quand on s'informe via les réseaux sociaux, il y a **un risque d'entre-soi,** ça veut dire qu'on ne voit que des choses qui nous intéressent et qui ont été sélectionnées par les algorithmes, on n'est plus au courant du reste de l'actualité.

Les informations vont un petit peu **trop vite** pour que nous puissions tout comprendre.

Ce qui est intéressant, ce sont les formats plus approfondis comme, par exemple, les podcasts, les reportages, les revues ou les livres.

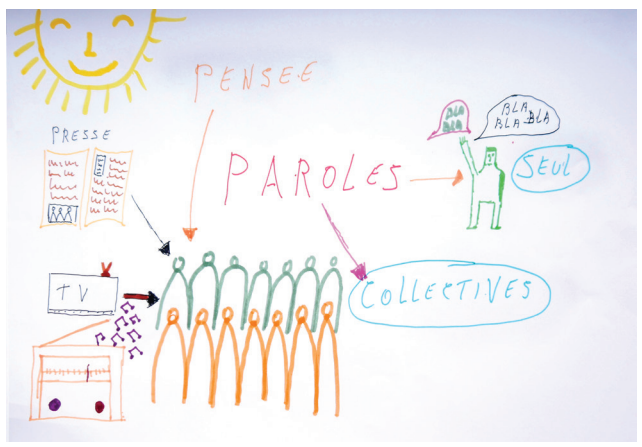
Maintenant, nous avons un choix énorme de médias différents. Les sources d'informations sont très nombreuses et variées.

On a parlé de la question de la confiance dans les médias.

On a remarqué qu'avant, on avait plus **confiance dans les médias** et qu'aujourd'hui, cette confiance diminue. On se demande si on n'est pas parfois manipulé.

Tout le monde était assez conscient que lorsqu'on s'informe via les réseaux sociaux, on n'est pas complètement sûr du contenu. Même vis-à-vis du journal télévisé aussi, on a un peu peur car on n'est pas sûr de ce que les journalistes veulent mettre en avant ou pas. On ne sait plus trop qui croire.

En général, **les médias parlent plus des mauvaises nouvelles que du positif,** mais c'est quelque chose qui évolue. Nous avions la chance d'avoir un journaliste dans notre groupe et il a dit qu'en journalisme, ils sont un peu « formés » à annoncer des mauvaises nouvelles qui sont plus porteuses, mais qu'**il y a vraiment des journalistes qui veulent aller à contre-courant.**



QUESTION 2 : QUAND ON PARLE DE LA PLACE DE LA PAROLE DES PERSONNES EN SITUATION DE PAUVRETÉ, DANS LES MÉDIAS : QUELLES SONT VOS ATTENTES ? QUELLES DIFFICULTÉS VOYEZ-VOUS ?

Les attentes

Les personnes en situation de pauvreté aimeraient elles-mêmes prendre la parole et qu'on les écoute.

Nous attendons des journalistes qu'ils **garantissent le respect,** c'est-à-dire que la parole des experts de terrain, qui sont les personnes en situation d'exclusion, soit reprise sans jugement. Parfois la peur d'être jugé peut nous bloquer.

Il ne suffit pas que les personnes s'expriment, il ne suffit pas qu'on leur donne la parole, mais il faut qu'on puisse **arriver à les comprendre et à les entendre.**

Il est important d'avoir le temps de préparer les interviews, en amont. C'est bien de connaître dans quel type de format sera reprise notre interview : un article d'une page ou de quelques lignes, une interview radio de 25 minutes ou de 3 minutes, un reportage de plusieurs minutes en télévision ou un passage de 3 minutes au Journal Télévisé, pour savoir comment préparer l'interview.

Notre attente est d'**avoir plus de temps avec les journalistes,** plus de temps de qualité et plus de place dans les médias.

Une autre attente est que la parole des personnes pauvres ne soit pas déformée, et que l'on veille à ce qui est repris comme information, et qui est toujours un extrait de l'interview, représente réellement ce que la personne a exprimé dans sa globalité.

Il y a toute une confiance à créer entre l'interviewé et le journaliste.

Ne pas limiter les pauvres au fait qu'ils soient pauvres, mais reconnaître qu'ils ont une pensée, une certaine expertise.

Les plus pauvres aimeraient ne pas parler que du logement ou des problèmes d'argent, mais ils **aimeraient aborder plein d'autres thèmes dans les médias.**

Les difficultés

Il arrive que les journalistes ne reprennent pas ce que nous avons dit : **notre parole est coupée, sortie de son contexte.**

L'une des raisons pour lesquelles on a peur des médias, c'est que ça peut avoir **des répercussions sur nos vies.**

Souvent, nous, les personnes en situation de pauvreté, nous ne comprenons pas ce qu'écrivent ou disent les médias. **Nous devons nous former pour comprendre.**

Sortir de l'entre-soi. Par exemple, le journal Debout est envoyé à des personnes qui connaissent le Pivot, qui ont eu un lien, un jour, avec le Pivot. Le journal reste quand même un peu dans l'entre-soi.

Nous n'avons pas le contrôle sur le résultat final de l'interview, sur ce qui sera repris, et donc on ne sait pas si ça va être fidèle ou pas. Cela engendre des peurs de s'exprimer.

Une autre difficulté : quand il y a des drames qui touchent des familles très pauvres, les personnes sont montrées du doigt, salies. On ne laisse pas le bénéfice du doute sur ce qui s'est réellement passé. Si vous prenez l'exemple des parents qui ont enlevé leur nouveau-né, récemment, aucun média n'a parlé que ça pourrait être par amour qu'ils l'ont fait. On n'a parlé que des dangers pour l'enfant.

Il y a aussi la peur d'être déshumanisé, la peur d'être rabaissé. Donc les gens n'osent pas parler.

QUESTION 3 : QUELLES SERAIENT LES PISTES POUR AVANCER ?

Au journal Debout, pour être certain que ce sont bien les paroles de la personne interviewée qui sont reprises, on lui fait relire l'article avant parution. Dans les autres médias, ça ne se fait pas du tout.

Réaction de Martine Vandemeulebroucke :
Première chose : c'est contraire à la déontologie du journalisme (au code de conduite). Je n'ai jamais accepté de faire relire mes articles, je l'ai refusé à un premier ministre, comme je l'ai refusé à des associations ou à des gens. C'est essentiel pour la liberté de la presse.

Il y a une volonté de contrôle du travail des journalistes, que l'on sent partout, que l'on sent chez les politiques : « Vous allez écrire ce que je vous dis et rien d'autre. » Cette volonté de contrôle, elle me fait très peur, et je la sens de plus en plus présente.

D'autre part, il y a une question pratico-pratique. Imaginez-vous bien que, quand on fait, par exemple, un reportage dans une manifestation et qu'on rencontre plusieurs personnes, si on doit chaque fois demander aux personnes si elles sont d'accord avec ce qu'on va publier, ce n'est pas possible, car tout doit aller très vite.

C'est un risque de se faire contrôler sur ce qu'on écrit : pas seulement par rapport aux personnes en situation de pauvreté, mais si les hommes politiques peuvent contrôler aussi ce que les journalistes disent, vous voyez les risques.

Manu Van Lier, journaliste à Cathobel :
Moi non plus, je ne fais pas relire mes articles ou réécouter mes interviews, mais c'est là que la relation de confiance doit s'instaurer et que, peut-être par le temps qu'on va passer avec les personnes qui vont avoir la gentillesse de nous transmettre leur témoignage, on pourra créer cette relation de confiance.

En 25 ans de carrière dans le journalisme, je n'ai jamais eu de retour négatif par rapport à la manière dont j'avais traité un sujet. **Il y a un risque, c'est vrai, mais le journaliste est quand même dans une démarche positive par rapport aux gens qu'il interviewe.**

Monique Couillard : Il y a toute la question, non pas du contrôle, mais de la vérification de la compréhension. C'est important de vérifier si on s'est bien compris, à la fin de l'interview. Du coup, on redonne du pouvoir à la personne interviewée, mais pas du contrôle.
Ce n'est pas la même chose.

Et ça, il me semble que ce serait quelque chose à creuser.

Une des pistes pour avancer, c'est d'**avoir des journalistes de référence,** qui connaissent bien les associations et les personnes en situation de pauvreté.

Ce sont des journalistes avec qui on a déjà travaillé et avec qui, **une relation de confiance** s'est créée. On l'a entendu lors du témoignage de Monique : il y a des journalistes avec qui, même si ça a mal commencé, une relation s'est créée et on peut plus facilement les recontacter quand on a quelque chose à dire.

Cela permet aussi de gagner du temps.

Ouvrir l'entre-soi, pour **permettre de diffuser les histoires de vie, mais surtout la pensée des plus pauvres sur des sujets de société :** on pourrait même imaginer un syndicat de tous les journalistes des ASBL, qui ferait éventuellement un article commun, à envoyer de manière ciblée à la presse. Ou alors imaginer une banque de données, avec des choses qui seraient disponibles quand on veut sensibiliser à un sujet en particulier.

Autre piste : **Travailler notre parole pour arriver à parler aux journalistes et se faire comprendre.** Donc là, il y a un travail à faire ensemble. Parfois on se sent un peu désarmé par rapport aux médias.

Il y a aussi un besoin de formation, ensemble, pour apprendre à bien comprendre l'information, à la décortiquer.

Quand ce sont des formats longs, il y a la possibilité d'être interviewé longtemps et de passer du temps avec les journalistes, cela permet que notre parole soit mieux entendue et mieux reconnue.

Il faudrait **revaloriser le métier de journaliste :** que les journalistes soient correctement payés, qu'ils n'aient pas un statut précaire. On peut se mobiliser et se dire que c'est une injustice et que si on veut avoir un journalisme qui puisse faire un travail de qualité, il faut leur en donner les moyens.

Conclusion par Monique : Les associations ont un rôle à jouer pour donner la parole aux gens en situation de pauvreté, car elles ont un rôle d'intermédiaire vis-à-vis des journalistes. Et en même temps, le sens de ce séminaire, c'est d'arriver à avoir les conditions nécessaires pour que la parole directe des personnes vivant la pauvreté puisse être entendue. Les deux sont importants.

Voilà, je pense que c'est un chemin qui prend des années, parfois, mais qui en vaut vraiment la peine.

AU REVOIR, LAURA

Laura Dobbelaere était une ancienne du Pivot, elle y est venue bien souvent accompagnée de trois de ses enfants : Patrick, Christelle et Jean-Loup, qui ont participé aux activités du Pivot Enfant et du Pivot Ados. Aujourd'hui, c'est son petit-fils Mathéo, le fils de Jean-Loup et Florence, qui vient au Pivot. Florence, sa belle-fille, quant à elle, participe aux activités avec le groupe des adultes.

CHRISTELLE S'ADRESSE À SA MAMAN

Laura…Maman…Mémé

Tu as fondé une famille de 5 enfants, 8 petits-enfants, 3 arrière-petits-enfants. La vie ne t'a pas épargnée, avec des épreuves difficiles, dont celle de la perte de David qui a été une épreuve douloureuse.

Maintenant, je comprends ta douleur de perdre un proche.

Je me souviens que tu me parlais souvent de l'Afrique, tu voulais y retourner car là-bas, tu jouais avec les caméléons. Tu m'as même confectionné une couverture avec un caméléon dessus !

Tu aimais voyager : tu as vécu en Afrique, en Australie et en Belgique.

Maman je ne te dis pas 'Adieu' mais plutôt 'Au revoir'. Je sais que, là-haut, tu nous attends avec les gens qui t'ont aimée.

REGARDE L' ÉTOILE,
INVOQUE MARIE, ELLE TE
CONDUIT, SUR LE CHEMIN

REPOSE EN PAIX

LAURA DOBBELAERE

"Pas même la mort ne peut nous prendre les bénédictions éternelles promise par un père Céleste aimant"

Enfants : Patrick Boucher, Christelle Ponchant, Jean-Loup Ponchant.
Beaux-enfants : Ines NIeto, Jeremie Rovelli, Florence Bollens,
Petit-enfants : Mélisse Boucher, Elodie Boucher, Gabby Rovelli, Mathéo Ponchant

17 FÉVRIER 1947 – 23 OCTOBRE 2024

TÉMOIGNAGE DE GENEVIÈVE (Hardy) qui a longtemps accompagné Laura et sa famille dans le cadre de son travail au Pivot

Nous avons retrouvé le sac à main de Laura. Ce sac, c'est sacré, personne ne peut y toucher, ni y mettre de l'ordre.

Il y a dedans un peu de sa vie, de ses secrets, des photos de ses enfants et petits-enfants.

Il y a aussi des papiers, sa carte du restaurant social Chambéry où elle allait manger les midis, ses extraits de compte, un article d'elle dans le journal Debout, un programme de la Ducasse…

Un jour de septembre 1982, Laura, Christelle et Jean descendent la rue de Theux vers le magasin de vêtements du Pivot. C'est ma première rencontre avec vous et le début d'une longue histoire. Je suis animatrice au Pivot Enfants, avec Françoise, nous animons les ateliers créatifs.

Christelle, tu viens le samedi aux ateliers, Patrick aussi un peu et puis Jean-Loup quand il a 3 ans.

Nous passons régulièrement chez votre maman pour montrer vos peintures, vos réalisations. Elle est très attentive, prend son temps pour les regarder et imagine ce que vous avez créé.

Le 27 février 1983, c'est la naissance de Jean-Loup. Un lien s'est créé, spécialement avec Françoise, et Laura lui demande d'être la marraine. L'histoire continue : Déborah, la fille de Françoise et de Jan est la marraine de Mathéo.

Au fil du temps, Laura nous partage un peu de son histoire. Même si le lien est fragile, Laura évoque tous ses enfants : Patrick, né en Australie, Annick adoptée par une famille à son retour de Sydney, David, placé au hôme Empain et décédé à l'âge de 9 mois.

Elle raconte sa vie au Congo belge : elle se souvient encore des gouttes d'eau sur son visage quand elle allait au bord d'une cascade.

De l'Australie, elle parle de la beauté des montagnes bleues.

En 1989, Henri Clark me propose d'accompagner Laura qui obtient enfin un logement social rue Fort de Boncelles. C'est le début de mon travail familial avec elle et sa famille, et cela va durer 20 ans.

Laura aime avoir quelqu'un à qui parler. Elle veut comprendre les choses et dit : « Je veux garder l'église au milieu du village ». Les cloches ont sonné quelques fois, mais le clocher a tenu bon. Chaque semaine, je suis allée chez Laura.

Un jour, elle me demande de l'aider à faire l'album des bons souvenirs de sa vie pour le laisser à ses enfants.

Une autre fois, nous sommes allées à Zwevegem, dans le village de son papa. Au cimetière, Laura trouve sa tombe et celles de ses grands-parents. Nous sommes aussi accueillies chez une de ses tantes. Laura parle flamand avec elle et je ne comprends rien, mais je vois qu'elle rayonne.

Il y a eu les hauts et les bas que vous avez vécus avec elle. Certaines choses ne l'ont pas aidée à être celle qu'elle aurait voulu être, mais elle me laisse l'image d'une femme courageuse et aimante. Elle voulait garder un lien avec ses enfants et ses petits-enfants. Chacun et chacune a donné, à un moment, ce qu'il pouvait offrir à Laura.

Quand vous vous promenez dans la nature, pensez à elle qui aimait dire : « La nature, j'en ai besoin, ça m'ouvre le cœur ».

Que les enfants du monde entier puissent grandir dans la Paix

Je souhaite le respect des droits des enfants

A tous, bonne santé

Que tous puissent s'épanouir

Bonne année et Bonne santé à tous

les familles du Pivot vous souhaitent une belle nouvelle année 2025

Je vous souhaite de joyeuses fêtes

équipe de rédaction

Marie-France De Becker
Isabelle De Vos
Julie Emery
Christiane Libbrecht
Sandrine Dapsens
Maria Pizarro

La conception, les interviews, les photos numériques et la frappe sont entièrement réalisés par l'équipe de rédaction sauf mention spécifique. Mise en page : équipe du journal et Caroline Balon. Impression : Coyote-print. Ce journal est rendu possible grâce au soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles, de la Commission Communautaire Française (COCOF) et de la Fédération Froidure dans le cadre des actions de lutte contre la pauvreté de l'asbl Promotion Communautaire – Le Pivot.

Pivot
de la honte
à la dignité
www.lepivot.be
Rue Philippe Baucq 163 ·1040 Bruxelles
0471 64 68 79 ·lepivot@lepivot.be

flash info

LOUISE DIT LOU PART VERS D'AUTRES HORIZONS

Merci à elle pour son travail avec les enfants dans le cadre des ateliers créatifs et avec les familles dans le cadre du travail familial.

Nous lui souhaitons bon vent pour ses futurs projets !

BONJOUR LE PIVOT!

Je suis Élise, la nouvelle animatrice pour enfants. Styliste de formation, j'ai choisi de me reconvertir dans l'art-thérapie pour mettre ma créativité au service de celles et ceux qui voient dans l'acte de créer une voie vers l'expression personnelle, l'épanouissement et le bien-être.

Passionnée par les pratiques artistiques et leur potentiel transformateur, je suis ravie de rejoindre l'aventure du Pivot. Hâte de partager avec vous des ateliers qui sauront éveiller l'imaginaire et nourrir la confiance en soi de nos petits artistes en herbe !

À très bientôt pour de belles aventures artistiques ensemble !

PARCOURS D'ARTISTES

Le Pivot a ouvert ses portes le premier week-end d'octobre pour le Parcours d'Artistes d'Etterbeek : de chouettes rencontres et l'occasion de montrer les créations réalisées en atelier.

BIENVENUE À INSAF!

Aïcha Abdelkader et Daoud (Titi) Waton ont la grande joie d'annoncer la naissance, le 1er octobre 2024, de leur petite fille Insaf. Nous souhaitons tout le bonheur du monde aux heureux parents, Chaïma et Nabil ainsi qu'au grand frère, Salim.

SAINT-NICOLAS EST VENU AU PIVOT, POUR LA JOIE DES PETITS ET DES GRANDS!